

Raphaël  
Confiant

Rue  
des  
Syriens

M E R C U R E Extrait de la publication D E F R A N C E

## DU MÊME AUTEUR

### *En langue créole*

- JIK DÈYÈ DO BONDYÉ, *nouvelles*, Grif An Tè, 1979 (traduction française de l'auteur : *La Lessive du Diable*, Écriture, 2000; Le Serpent à plumes, 2003).
- JOU BARÉ, *poèmes*, Grif An Tè, 1981.
- BITAKO-A, *roman*, GEREC, 1985 (traduction française de Jean-Pierre Arsaye : *Chimères d'En-Ville*, Ramsay, 1997; traduction de l'auteur : *Morne Pichevin*).
- KOD YANM, *roman*, K. D. P., 1986 (traduction française de Gerry L'Étang : *Le Gouverneur des dés*, Stock, 1995).
- MARISOSÉ, *roman*, Presses Universitaires Créoles, 1987 (traduction française de l'auteur : *Mamzelle Libellule*, Le Serpent à plumes, 1995).
- DICTIONNAIRE DES TITIM ET SIRANDANES (JEUX DE MOTS ET DEVI-NETTES DU MONDE CRÉOLE), *ethnolinguistique*, Ibis Rouge, 1998.
- LA VERSION CRÉOLE, *didactique*, Ibis Rouge, 2001.
- MÉMÈWÈ AN FONSYÈ OU LES QUATRE-VINGT-DIX POUVOIRS D'UN MORT, *ethnographie*, 2002.
- LE GRAND LIVRE DES PROVERBES CRÉOLES, *ethnolinguistique*, Presses du Châtelet, 2004.
- DICTIONNAIRE CRÉOLE MARTINQUAIS-FRANÇAIS, *lexicographie*, Ibis Rouge, 2007.

### *En langue française*

- LE NÈGRE ET L'AMIRAL, *roman*, Grasset (Prix Antigone).
- ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, Gallimard, 1989.
- EAU DE CAFÉ, *roman*, Grasset, 1991 (Prix Novembre).
- LETTRES CRÉOLES : TRACÉES ANTILLAISES ET CONTINENTALES DE LA LITTÉRATURE, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau, Hatier, 1991.
- AIMÉ CÉSAIRE, une traversée paradoxale du siècle, Stock, 1993; Écriture, 2006.
- RAVINES DU DEVANT-JOUR,  *récit*, Gallimard (Prix Casa de las Americas, Cuba).
- L'ALLÉE DES SOUPIRS, *roman*, Grasset, 1994 (Prix Carbet de la Caraïbe).

*Suite des œuvres de Raphaël Confiant en fin de volume.*

## RUE DES SYRIENS



Raphaël Confiant

# RUE DES SYRIENS

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

Avec le soutien du



© *Mercure de France*, 2012.

*À Rio...*



## PREMIER CERCLE

*Ya 'alim, ya yakim, ya 'ali, ya 'adhim. Ya dal'jalli wal ikram, ya hayyou ya qayyoum!* (Ô Omniscient, Ô Infiniment Sage, Ô Très-Haut, Ô Magnifique, Ô Détenteur de la Majesté et de la Générosité, Ô Vivant, Ô Immuable!)

*De la Mer Blanche Intérieure à l'Atlantique, de Lattaquié à Alexandrie, d'Alexandrie à Marseille, de Marseille à Fort-de-France, ils arpentèrent toute une foison de rêves, une main devant-une main derrière, et sur leurs faces intranquilles, chaque jour apportait, en ce nouveau pays, son lot d'épreuves.*

*Et leur langue, tout en roulements de « r » et coups de glotte, en même temps âpre et belle, nous interloquait tout bonnement...*



La Croix-Mission était l'arrivée et le départ de l'En-Ville. Depuis l'époque où le Diable lui-même n'était encore qu'un petit bonhomme, marmonnaient mécréants et langues vipérines. Depuis l'an de grâce 1867, rectifiaient doctes et grands-grecs, toujours soucieux d'exactitude dans un pays où le temps se découpait en cyclones, éruptions volcaniques, tremblements de terre et déchaînements de colère plébéienne. Impavide, la blanche statue du Christ en faux marbre trônait au bout de la Levée, à quelques encablures du canal Levassor qui charriait tout un inlassable de chimères, ce qui voulait dire cadavres d'animaux, hardes usagées, branches arrachées dans la forêt de Balata par les vents d'hivernage et, plus souvent que rarement, contenus nauséabonds des pots de chambre d'Aubagne, qu'à la nuit close des servantes, hiératiques et noires, y déversaient, ô furtives!

Wadi Abdallah stationnait aux pieds du Christ-roi, tenant d'une main une valise fatiguée, de l'autre un journal avec lequel il tentait de se protéger de la férocité du soleil tropical. Nul ne le voyait (ou ne semblait le voir). Pour-

tant, tout autour s'agitaient marchandes de légumes, débardeurs, djobeurs poussant leurs charrettes à bras hétéroclites, chauffeurs de taxi-pays qui jargouinaient sans arrêt dans une langue pour lui incompréhensible. Il s'étonnait qu'ils fussent pour la plupart d'un noir d'ébène, hormis quelques visages couleur de miel. Soudain, un gamin rieur le tira par la manche :

— La Syrie, tu vas fondre sur toi-même, oui! Ha-ha-ha!

Des adultes le remarquèrent alors et lui jetèrent des regards dans lesquels l'indifférence se mêlait à la commiseration. Wadi tenta de sourire. De faire bonne figure. Le voyage depuis Marseille avait été une horreur : douze jours sur une mer qu'on eût juré être en procès avec l'univers entier. Des matelots d'une rudesse nonpareille. Une nourriture infecte ou, certaines fois, avariée.

— Hé, reste pas planté là comme un pain rassis, foutre!

Une femme l'apostrophaient maintenant. Une femme à la membrature phénoménale qui le dépassait d'une tête et dont les cheveux étaient élégamment attachés à l'aide d'un mouchoir rouge sang. Elle lui sourit. Le prit par le bras. L'abreuva d'un charivari de paroles dont il ne saisit miette. Déposant à même le sol le panier chargé de fruits qui tenait en équilibre sur l'en-haut de son crâne, elle lui en offrit un qu'il ne connaissait pas. Une caïmite, apprendrait-il plus tard. Boule violacée à la chair pulpeuse qui collait aux lèvres. La femme, soudain sérieuse, arracha quelques feuilles à la grappe de fruits, les retourna et entreprit de les lui frotter avec douceur. La sensation désagréable disparut immédiatement. Et voici la créature qui défaisait son madras et lui épongeait le front comme s'il était son bébé. Les autres marchandes se gaussèrent d'elle qui riposta :

— *Man trapé an nonm, zot jalou kon sa yé a! Eben, sav ki atjèman nonm-taa, sé ta mwen!* (J'ai attrapé un homme, ça vous rend jalouses, hein? Eh ben, sachez que dorénavant c'est mon homme à moi!)

Wadi se laissa faire. L'Amérique était vraiment trop pleine d'étrangeté. Là-bas, au village de Halabiyah, la famille l'avait désigné à l'unanimité pour tenter sa chance de l'autre côté du monde, là où le soleil se couche et où l'or et l'argent sont faciles à ramasser. Il avait été en concurrence avec un sien cousin qui avait préféré fuir nul ne savait où. À Damas probablement. Grands-pères, grands-oncles, oncles, tantes, cousins et bien sûr son père s'étaient cotisés durant des mois et des mois pour payer à Wadi le voyage jusqu'à la ville côtière de Lattaquié et ensuite vers la France via le pays des Pharaons. Un mois durant, il avait été fêté à l'égal d'un prince.

— Tu pars en Amérique, que Dieu te bénisse! lui lançaient les vieillards sur son passage.

Des jeunes filles, qui jusque-là l'avaient ignoré, le couvaient de leurs paupières serties de khôl. On lui confiait aussi des lettres ou de petits cadeaux pour ceux qui l'avaient précédé dans cette aventure. Et partout, sans arrêt, bourdonnant à ses oreilles, ce mot magique «Amérique! Amérique!» qui ne voulait pourtant rien dire. Une terre lointaine, impossible à imaginer. Un mirage.

La négresse remit son lourd panier sur sa tête, lui intimant l'ordre de le suivre. Wadi hésita.

— Ri Ffrançois Arrrago..., parvint-il à balbutier.

— *Tjip! Bliyé zafè lari Fanswa Arago taa, monboug! Atjèman, ou anba lopsion Fanot! Man ké otjipé di'w.* (Pff! Oublie cette histoire de rue François-Arago, mon bougre!

Désormais, t'es sous la responsabilité de Fanotte! Je vais m'occuper de toi.)

Le Syrien n'entendait pas les mots, mais devinait ce que leur enchaînement implacable signifiait. Il savait qu'il était vain de chercher à résister à cette hétéaire d'une noirceur à ses yeux stupéfiante. Il avait déjà vu des Noirs dans l'armée ottomane, mais toujours d'assez loin. Ceux-là provenaient d'Afrique. Wadi ignorait qu'il y en eût aussi en Amérique. Curieusement — comme il devait l'avouer plus tard — aucun sentiment de crainte ne l'habita. Pas le moindre début de commencement de répulsion. Il emboîta le pas à la marchande qui enjamba le boulevard de la Levée, indifférente aux coups de klaxon, pour se diriger vers une partie de la ville couverte de cases en mauvais état. La rue empierrée céda alors la place à de méchants sentiers boueux. À intervalles réguliers, Fanotte se retournait pour voir si le Syrien tenait le rythme car elle avançait d'un bon pas. Pour l'encourager, elle lui chanta une mazurka créole qu'il crut romantique, mais que plus tard il découvrirait être du plus haut grivois. Il y était question du sexe de l'homme et de menaces que lui faisait sa dulcinée subite quant à la longueur du sien :

*Si ou wè, i londjè ti-dwet mwen,*

*Sav, neg-mwen, ki man pé ké*

*Pwan tan pou rédi anlè'y ba'w!*

(Si jamais il est de la longueur de mon petit doigt

Sache, mon ami, que je n'hésiterai pas

À te l'allonger!)

Chanson que Fanotte venait de composer pour la circonstance et qui fit ricaner une grappe de nègres antiques

qui, buste nu, une pipe en terre au coin du bec, jouaient aux dominos en jurant chaque fois qu'ils obtenaient un double six tout en prenant un intense plaisir à le fesser sur la caisse bancale qui faisait office de table...

[ SOURCILLEMENTS DE FANOTTE.

La vie ne s'est pas montrée magnanime avec moi, non. Ma manman charroyait un chagrin sans nom au fond de son cœur. Plusieurs modèles de chagrin, en fait. Tout cela est la faute de la Catastrophe. Quand le volcan a pété à l'orée du siècle et a carbonisé la grande ville de Saint-Pierre. À l'époque, elle faisait lessivière chez une madame, au quartier du Mouillage, une mulâtresse en veuvage à qui son mari avait légué une fortune que même les négociants blancs lui enviaient. C'était une femme plus belle que la belleté elle-même, claironnait celle qui m'a mise au monde. Ses cheveux-soie défiaient ceux de Manman-D'leau, cette sirène qui apparaît sans crier gare dans la cascade du Jardin des Plantes. Sans doute qu'elle exagérait un peu. Et puis gentille avec ça, oui! continuait-elle. Le dimanche après-midi, elle nous baillait notre liberté et nous allions, repasseuses, cuisinières, chambrières et valets, nous promener au Bord de Mer. Des bateaux du monde entier y étaient amarrés. On y entendait trente-douze mille langages. Créole et français, naturellement, mais aussi anglais, espagnol, portugais et d'autres plus bizarres encore comme le chinois. Ma manman s'était laissé sucrer les oreilles par un jeune bel nègre qui faisait commissionnaire en douanes et parlait comme un dictionnaire. Ah, Sosthène savait broder le français, foutre! se souvenait-elle en fermant les yeux. Ils s'étaient aimés à l'ombre des tamariniers en fleur. Dans les baraquements des compagnies maritimes. Dans les recoins du Grand Marché. Et même une fois chez lui, dans la chambrette qu'il louait à la semaine au quartier La Galère.

Sosthène lui avait promis le mariage. Elle commença à vivre de rêves insensés. Jusqu'au jour où le volcan scélérat décida, après moult avertissements, il est vrai, de les mettre en poudre. Une semaine avant la Catastrophe, elle avait accompagné sa maîtresse à Fort-de-France où celle-ci devait régler des questions de notaire. Les choses traînant, les deux femmes ne rentrèrent pas à Saint-Pierre à la date prévue. Heureusement pour elles!

Sans doute ce Sosthène est-il mon géniteur et a-t-il tenu à me nommer Fanotte. Du moins, je veux l'imaginer... ]

Wadi avait l'impression d'évacuer toute l'eau de son corps tellement il transpirait. Son beau costume de lin, acheté tout spécialement pour l'occasion à Alep par l'un de ses oncles, costume qu'il avait promis de ne mettre qu'une fois qu'il aurait posé le pied en terre d'Amérique, commença à le gratter. Il aurait voulu faire une pause. Discuter avec cette femme étrange et autoritaire. Insister pour qu'elle le conduise à la rue François-Arago, à l'adresse qu'un compatriote revenu au pays après avoir vécu des lustres en Amérique avait transmise à son père, là-bas, au village de Halabiyah, mais Fanotte refusait de mollir. De temps en temps, elle crachait par terre comme pour reprendre son souffle, sans jamais s'arrêter. Final de compte, ils arrivèrent au pied d'une colline, un morne comme il apprendrait à dire dans le langage du pays, et, triomphale, la jeune négresse se retourna :

— Ici, c'est mon chez-moi. La Cour Campêche, au pied du Morne Abélard! Cet endroit n'appartient ni aux Békés, ni aux mulâtres argentés. C'est la terre du gouvernement et donc elle est à tout le monde. Allez, courage, monsieur la Syrie! Ton calvaire est presque fini. Ha-ha-ha!

Elle lui demanda, par signes, de l'aider à décharger son panier et, écartant subitement les jambes, lâcha, dans un gloussement de plaisir, un pissat jaune doré qui irisa le sol d'un seul coup. Désignant une maisonnette en bois pimpante, quoique non peinte, elle déclara que c'était là son chez-elle. La porte d'entrée n'était retenue que par un simple taquet. À l'intérieur régnait une demi-pénombre si-tellement douce qu'elle soulagea les yeux de Wadi Abdallah. D'abord, il crut l'endroit vide, mais finit par distinguer une table bancale ainsi qu'un lot de casseroles suspendues à une cloison par des clous. Puis, une chaise en paille.

— On en achètera une pour toi. T'en fais pas! fit la marchande en rigolant.

L'unique pièce était séparée en deux par un grand bout de toile qui faisait office de rideau. Le prenant à nouveau par le bras, elle s'approcha à quelques centimètres de son visage et lui intima l'ordre d'ouvrir la bouche. Comme il ne comprenait pas ce qu'elle voulait, elle lui écarta elle-même les mâchoires.

— C'est bien, tu as de belles dents! J'apprécie guère les bougres qui traînent des chicots.

Wadi se laissa faire. La fatigue du voyage, la chaleur, l'humidité, l'étrangeté de ce nouveau pays, tout cela l'abasourdissait tant qu'il se sentait incapable de la moindre réaction. Dans la partie de la pièce qui faisait office de chambre, il découvrit une paillasse à même le sol recouverte d'un épais drap qu'il apprendrait être une couverture piquée. C'était le seul luxe, hormis le calendrier d'une marque de rhum qui affichait en lettres énormes « 1921 », d'une case tout ce qu'il y avait de plus sordide quoiqu'elle fût étonnamment propre. Sans plus s'occuper de lui, Fanotte se débarrassa de ses vête-

ments en six-quatre-deux et se lava les aisselles ainsi que le sexe dans une bassine en émail contenant une eau limpide.

— Toi, va dehors propreter ton corps, s'il te plaît! Y a une jarre et un coui. Allez, dépêche-toi, oui!

Et de déshabiller le Syrien, toujours comme s'il n'était qu'un nourrisson. Découvrant son buste, elle poussa un cri d'effroi. Il était parsemé de longs poils noirs!

— On m'avait prévenue que ta race était comme ça, marmonna-t-elle comme pour elle-même, mais je ne l'aurais pas cru. Eh ben, il en fait des choses, le Bondieu!... Comme quoi, il faut de tout pour faire un monde. Allez, vas-y!

Wadi hésita à sortir nu. Il entendait des voix de petites marmailles qui jouaient dans les ruelles avoisinantes. Elle dut presque le pousser au-dehors. La lumière crue lui blessa à nouveau les yeux. Il se dirigea vers l'arrière de la case qu'occupaient un fouillis d'arbres fruitiers ainsi qu'un minuscule jardin parfaitement entretenu. Un peu plus haut, un arbre gigantesque, aux racines en échasses et entortillées, s'élevait, majestueux. Un figuier-maudit. La jarre était placée sous une gouttière à laquelle elle était reliée par un morceau de bambou. Pour la première fois de sa vie, il se baignerait à l'eau de pluie. Il s'empara du coui, le tourna et le retourna, étrange ustensile fait à partir d'une calebasse séchée et coupée en deux qui lui deviendrait vite familier. L'eau sembla lui caresser la peau, l'envelopper dans un voile de tendresse. Il récita à voix basse la prière accompagnant les ablutions :

«*Allahoumma għfirli dhanbi, wa wassi' li fidari, wabarik li fi rizqi!*» (Ô Allah! Pardonne mes péchés, bénis mon foyer et bénis tout ce que Tu nous donnes!)

Une voix le héla soudain :

— Hé, on n'a pas toute la journée, non! Reviens ici, Syrien!

Fanotte le sécha avec un tissu blanc râpeux, lui frotta le dos, étonnée à nouveau qu'il fût lui aussi velu, avant de s'aventurer d'une main ferme dans son entrejambe et de lui saisir les génitoires, puis le braquemart, faisant tressaillir Wadi. D'un ton mi-sérieux mi-ironique, elle le félicita de soutenir la comparaison avec les nègres et même d'être mieux pourvu que nombre d'entre eux.

— Au fait, comment on dit « bonjour » dans ta langue, mon bougre? On s'est même pas salués tout à l'heure. Pour moi, la politesse, c'est sacré, oui.

Elle dut s'y reprendre, par gestes et mimiques, au moins trois ou quatre fois avant que Wadi ne saisisse ses propos.

— *Sabah el-her!*

— *Saba* quoi? Répète plus lentement, s'il te plaît!

— *Sa-bah el-her...*

— Tchip! Trop compliqué pour moi. *Sabajer*, tu dis? Eh bien, *sabajer*, mon cher ami! Faut bien que tu saches dans quoi tu t'engages là. Désormais, tu seras mon homme à moi. Si jamais je te vois causer avec une autre garce, je te les coupe!

Et la bougresse de se renverser sur la paille en l'attirant à elle. Wadi eut l'impression de plonger dans des abysses d'une noirceur insondable. Il se débattait, tentait de surnager. Avant de s'y laisser noyer avec délices. Les hanches fermes, les tétés bien debout et surtout le postérieur exagérément cambré de Fanotte le plongèrent dans un ravissement sans nom. Il se mit à débagouler sans trêve, ce qui fit rire Fanotte, laquelle se lança dans une sorte de parodie d'arabe. Celui avec lequel les nègres se

gaussaient d'habitude des commerçants syriens de la rue François-Arago.

— *Achloum warrkoum njaa lilfek!*

Wadi éclata de rire à son tour. Il n'avait jusque-là connu que des étreintes tarifées et rapides du boxon de M'Bakalé. Son père l'y avait conduit lorsqu'il eut seize ans et une quinquagénaire, aux manières revêches, s'était occupée de le déniaiser. L'affaire avait duré à peine une poignée de minutes. Depuis lors, il avait pris l'habitude de s'y rendre seul, le samedi en fin d'après-midi, moment où les adultes s'adonnaient aux délices du narguilé. Chaque fois, il en ressortait avec une vague amertume qui, peu à peu, le dégoûtait de la gent féminine, hormis de sa mère, Oum Fairouz, qu'il vénérât. Ce qui fait que lorsque l'un de ses oncles vint conciliabuler avec son père et que ce dernier lui annonça qu'ils étaient convenus qu'il épouse sa cousine Ilham l'année suivante, il regarda filer les semaines et les mois avec terreur. La perspective de passer l'entier de sa vie avec ce laideron taiseux l'insupportait. Mais la misère le sauva! L'extrême misère due à la fois à la sécheresse qui s'abattit sur Halabiyah et ses environs, détruisant les récoltes, et aux impôts décrétés par l'occupant roumi, ces Français arrogants en tenue militaire toujours impeccable qui s'exprimaient dans un arabe presque parfait à part qu'ils parvenaient rarement à bien prononcer le « aïn ».

— Ça ne me convient pas trop, fit Fanotte en le repoussant, mais je pense que tu dois être fatigué, Sabajer. La prochaine fois, tu feras mieux grâce à ma soupe-calalou. Ha-ha-ha! On dit « merci » comment chez toi?

— ...

LA JARRE D'OR, *roman*, Mercure de France, 2010.

L'EMERVEILLABLE CHUTE DE LOUIS AUGUSTIN, *nouvelles*, Écriture, 2010.

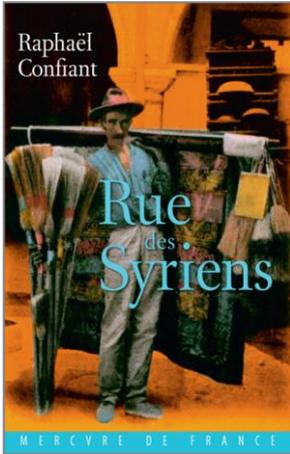
CITOYENS AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON, *roman policier*, Caraïbéditions, 2010.

### *Traductions*

UN VOLEUR DANS LE VILLAGE, *récit*, de James Berry, Gallimard-Jeunesse, 1993, traduit de l'anglais (Jamaïque), Prix de l'International Books for Young People (Séville, Espagne).

AVENTURES SUR LA PLANÈTE KNOS, *récit*, d'Evan Jones, éditions Dapper, 1996, traduit de l'anglais (Jamaïque).

LES VOIX DU TAMBOUR, *roman*, de Earl Long, éditions Dapper, 1999, traduit de l'anglais (Sainte-Lucie), en collaboration avec Carine Gendrey.



# Rue des Syriens Raphaël Confiant

Cette édition électronique du livre  
*Rue des Syriens* de Raphaël Confiant  
a été réalisée le 26 décembre 2012  
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715232549 - Numéro d'édition : 239017).

Code Sodis : N51667 - ISBN : 9782715232563  
Numéro d'édition : 239019.